

CHANGING TIMES

Frédéric Jésus

À « Doctopuz »

Parvenu tant bien que mal au seuil de la cinquantaine, j'ai voulu – c'est la coutume – me faire une idée, précise, communicable, de ce qui m'a tenu debout jusque-là.

Il y a le corps, bien sûr. Reçu en cadeau, il fait ce qu'il peut, ce qu'il doit. Passons. Tout le reste s'ensuit. Je suis né sans âme et sans pensées : je m'en souviens encore.

L'écriture, ensuite, lentement éclore du long silence que fut mon extrême jeunesse. Couchée à hauteur de fourmi, elle a su, pendant le dernier quart de siècle, ramper sous mon poids. Elle a colonisé des centaines de pages par lesquelles j'ai tenté de donner sens à la masse profuse et confuse de mes comportements : une sorte de furie froide, parée des motifs de la rigueur intransigeante, et matière à fatalisme exaspéré. J'ai écrit au jour le jour et publié frénétiquement pour saisir à la gorge, sous couvert d'une nuit d'encre, la raison aveugle qui me fait agir, sans plan de carrière, comme en proie à une sorte de déraison extralucide. Les mots guident mes pas, ou plutôt : ils m'aident à comprendre, au fur et à mesure, pourquoi je fais ceci quand, brandissant le même drapeau de conquête ou de vertu, j'aurais tout aussi bien pu faire cela. Ou tout aussi mal. En écrivant, j'ai dressé à ma façon la carte fragmentaire des certitudes et des errances de la part discrète de ma génération. En n'écrivant pas, j'aurais sans doute constaté, comme Tirésias, que la cécité est un meilleur atout encore pour qui se livre, par contrat ou par devoir, aux exigences de la vérité. D'une façon ou d'une autre, les mots que j'ai tracés m'ont donné à voir ce que sans eux je n'aurais pas vu.

Le corps étant resté furtif, tout juste rompu aux endurances, le *corpus* de l'existence a fini par prendre sa place. L'écriture en a fourni une large part. La mémoire des occasions traversées a fait le reste. Lorsque le convoi des années est passé, les cloches ont longuement sonné. Pas de gâteau ni de bougies, à peine la promesse d'un cierge. Mais, comme toujours, un crayon en main pour consigner ce qui est et ce qui n'est pas.

Je reçois un beau matin une invitation pour un autre cortège. Ou peut-être un cortège identique, mais autrement configuré. L'invitation me vient de mon ami René qui doit lui aussi se débrouiller du franchissement de la cinquantaine mais qui semble résolu à s'y prendre autrement que moi. Je salue l'intention. Elle excite le souvenir de toutes ces invitations auxquelles je n'ai jamais répondu ou que je n'ai jamais lancées. Ou encore de celles qui furent honorées et de celles qui furent désertées. Et surtout de celles – mes préférées – qui n'en furent pas et auxquelles je me suis rendu quand même, ou sur lesquelles vinrent déferler au cœur de la nuit des hôtes que je n'avais pas conviés. Chaque fois que je repense à tout cela, je vois s'éloigner au bout du couloir une silhouette qui ressemble à ce que, jusqu'à ce jour, j'ai fait de ma vie ...

J'ai exploré en anonyme, en gagne-petit, en clandestin, les multiples contrées, visibles ou invisibles, du quotidien le plus banal et du lendemain le plus extraordinaire. J'ai plus d'une fois tenté de jeter de plausibles passerelles entre les sourires et les grimaces. J'ai reconstitué, sans m'y soumettre, les rites de préparation de toutes sortes d'infusions d'amour et de haine, celles-là même que j'ai parfois laissé refroidir dans leurs tasses sous mes yeux. J'en ai même appelé pour tous à ce que déjà je ne sentais ni ne touchais plus depuis longtemps. Après quoi, j'ai voulu traiter de cet après là et livrer, en cas de départ inopiné, une idée, une vision, aussi précises et communicables que possible, de ce qui me semble faire tenir debout l'humaine bipédie. N'en suis-je pas, jusqu'à plus soif et solidairement, l'un des plus fidèles congénères ? Si ma condition est de faire face au vent, il me faut connaître et faire connaître les conditions générales de cette condition-là.

Parvenu de la sorte au seuil de l'achèvement, j'ai donc voulu – c'est la coutume – presser la pulpe de l'être déclinant. Et dans les gouttes extraites, j'ai résolu de tremper une plume volontaire, porteuse d'un message d'espoir universel. Ni plus, ni moins. Arc-bouté sur le bilan en vrac d'une autobiographie aussi triviale qu'une pile de calendriers des postes, je me suis attelé à la tâche de rédiger, après d'autres, un traité de savoir-vivre et de le dédier à l'usage des générations en charge des générations montantes. J'y ai préconisé l'art de se constituer en table ronde chaque fois que l'avenir est en jeu. J'y ai plaidé pour la reconnaissance de l'égale dignité des points de vue en présence. N'ayant que trop mesuré l'inconvénient de figurer seul et tout petit dans une assemblée de géants confédérés, j'ai voulu saisir enfin l'occasion sinon de rôder dans les cuisines de la décision, du moins d'infléchir les recettes en vigueur.

J'exultais à l'avance à l'idée de ne pas avoir vécu en pure perte et de disposer peut-être, le temps d'un bref communiqué de presse, d'un fragment de voix au chapitre. Une voix que je voulais et croyais être polyphonique. Mes articles et mes livres précédents n'avaient été que des dalles laborieusement taillées et ajustées. Des accessoires pour qui chemine. Cette fois-ci, je traçais le chemin tout entier, difficile et prometteur, certes, mais j'aimais dire que la difficulté et la promesse étaient elles-mêmes le chemin.

J'avais confiance : je ne faisais que mettre en phrases ce que chacun savait plus ou moins confusément. Il m'avait fallu un demi-siècle pour découvrir à ma façon que rien de durable ne se construit seul. Le propre de l'homme est qu'il lui faut s'unir à d'autres pour progresser. Tout ce qui donne à l'action un sens partageable la transforme en projet. *Et caetera.*

Peut-être, cependant, n'avais-je pas assez pris en considération deux conditions indispensables à la réussite de cette aimable visée : la réelle convergence des intentions – même si elle ne requiert pas celle des opinions – et, plus encore, la disponibilité des enthousiasmes. À défaut de quoi, l'entreprise ne dépasse guère les dimensions d'une exploitation minière : une grotte supplémentaire creusée dans la grotte primitive de l'exploitation de l'homme par lui-même.

C'est dans ces circonstances – mon livre était sous presse, mes déclarations restaient virginales, je n'étais déjà plus très dupe de mes intuitions – que j'ai décidé de répondre à l'invitation de l'ami René. J'en tremble encore un peu sous la couette des souvenirs. Je tremble comme la figurine de baby-foot agitée sur son axe par une main qui hésite à frapper la balle. D'ailleurs, n'ayant guère eu le

loisir, quand il l'aurait fallu, d'être moins vieux que je ne l'étais, je suis et reste un piètre joueur de baby-foot. Et un triste raconteur d'histoires. Du coup, j'hésite à engager le récit de ce qui a suivi l'invitation de René et qui va peut-être échapper à mon projet ... de ne viser aucun but.

Tant pis. Voici les faits.

Pendant que je me présente grimé de théories, d'écrits, de fausses nostalgies et de vrais espoirs pour franchir l'épreuve du temps et finalement la contourner, René, lui, pragmatique comme à l'accoutumée et plus radical qu'il ne l'admet en général, a choisi de l'affronter à bras le corps. Trois mois plus tôt, j'ai traité l'événement des cinquante ans sur le mode mineur : une flûte de champagne tiède, un trottoir vu d'en face, une place de choix sur la scène du théâtre de l'absurde. René, à l'évidence, a préféré le mode majeur : une fête au village, oui, et fièrement plantée au beau milieu du pré communal que surplombe la mairie.

Bien qu'ouverte et chaleureuse, l'initiative s'avère malgré tout assez hélicoïdale. Il ne s'agit pas de célébrer, même au prix d'une légitime approximation, quelque cinquantième anniversaire que ce soit. Du reste, nul indice d'une telle intention ne figure sur l'invitation, ni entre les lignes, ni au verso. Celle-ci sent pourtant le palimpseste. Tracé d'une encre qui se révèle aussi sympathique que son auteur, un message complexe s'y affiche : il ne mentionne certes pas le cinquantenaire d'une naissance, mais celui d'une conception ou, plus exactement, de sa confirmation. Et chaque destinataire semble appelé à tenir un rôle de contre-signataire sinon de ladite conception – ce qui ferait jaser les psychopompes –, du moins de cette confirmation. Dates intimes et mystérieuses s'il en est ! Combien de convives sauront-ils ou pourront-ils feindre d'ignorer être venus fêter autour de René les huit ou neuf mois qui précèdent le cinquantième anniversaire de sa naissance ? Sans doute les membres de sa famille auront-ils ce repère à l'esprit, mais ils s'accorderont à ne pas le laisser paraître. Mais les autres ?

Captif de mon illusion d'avoir semé moi aussi des intuitions qui me survivront, je ne suis pas certain d'avoir mieux saisi que quiconque, à la lecture de l'invitation, ce dont il y est vraiment question. « Voici », me dis-je en m'installant au volant de ma vieille voiture, « voici, René, une fête qui se présente sous les atours d'une étrange perspective, mais tu fais comme tu veux ». Démarreur. Sortie de garage. L'avenue. Bientôt l'autoroute.

Cette soirée de fin d'août est moite d'un orage d'automne anticipé. Je quitte avec plaisir une ville qui n'en finit pas de suffoquer sous la poisse qu'elle secrète. Mais c'est pour mieux me fourrer, quelques kilomètres plus loin, dans un embouteillage de tôles si poussiéreuses et si laides que l'autoroute a ouvert un chantier géant pour les soustraire sans remords ni retour à la vue des passants qui daignent encore passer. Cet embouteillage est à lui-même sa propre cause et m'y englobe. Je finis cependant par m'en extraire en prenant une bifurcation sous une petite pluie qui s'avance par le nord, devant moi, en ricanant. J'ai peur de m'être mis en retard, mais qu'est-ce qui doit vraiment commencer ?

La route que je suis, je l'ai déjà prise au moins cinq cent fois, il y a déjà si longtemps, et je me prends à méditer – je suis la route que je suis, etc. – tant et si bien que je me plais à m'y perdre dès que je la quitte. Me voici bientôt échoué sur un quasi chemin de terre qui se peuple de flaques à vue d'œil. Je

consulte en vain une carte du temps jadis, surgie du fond de la boîte à gants, constellée de prénoms divers et de vieux numéros de téléphone. Je sors de la voiture avec l'idée de me renseigner. Goulûment, mes chaussures de suède blanche pompent aussitôt la boue. Ma guitare s'enrhume sur le siège arrière dans son étui de carton. Et, de toute façon, les champs de betterave sont aussi déserts qu'il se doit et que je les ai toujours connus.

Je me dis qu'il pleut sec. L'idée m'amuse et je redémarre au hasard pour me retrouver bientôt sur la bonne route. Neutres et serviles, les panneaux indicateurs tendent leurs flèches devant mes paupières soudain alourdies. Je crains d'avoir encore aggravé mon retard, mais à quelle heure quelque chose doit-il vraiment commencer ?

J'aimerais bien arriver au village, maintenant que j'en ai trouvé l'entrée, mais elle est barrée. Des jeunes du coin me disent qu'ils aménagent une autre fête, mais il s'agit peut-être de la même ... Bref, je négocie, je finis par passer et je viens me garer devant la maison de René. Elle est vide. Pas de feu de bois ni de verre de vin blanc pour me réchauffer. Je bourre ma pipe dans le salon désert. Deux merles sont perchés sur une branche devant la fenêtre.

Aucune cloche ne se fait entendre au dessus des rues du village. Mais, sans doute à tort, je ne me souviens pas y avoir jamais remarqué l'existence d'une église. Je récupère ma guitare et décide de rejoindre le pré, sans plus de considération pour la pluie fine et tiède qui s'obstine. Un chat gris longe la rue principale, bordée de hauts murs, contre lesquels je me glisse en sens inverse : il semble que nous soyons les seules présences vivantes décidées à s'y manifester.

Ma perplexité se fait rudimentaire, et je remonte mon col. Se peut-il que l'on expérimente ici l'idée du village auto-nettoyant ? Je suis venu les antennes pourtant dressées vers des perspectives de chaudes retrouvailles, mes penchants pour la solitude héroïquement repliés au creux des poches pour mieux me livrer aux joies de ce rassemblement. Ma confiance spéculative a une soif impérieuse de confirmations pratiques. Mais le chat lui-même a disparu, sans esquiver le moindre miaulement. Même la pluie est silencieuse ...

Les embruns avivent mes penchants pour la rétrospective. Ne voyant pas René, je pense à ce qu'il sut parfois être quand je le vis. À certaines heures sombres mais sans que tu le saches, tu fus ainsi, René, l'un de ceux dont la générosité sans arrière-pensée, le sens du savoir faire collectif, la rigoureuse tolérance et d'autres qualités sans fond ni nom m'ôtèrent l'idée de me laisser aspirer vers le mauvais côté de la falaise. Fort bien, l'ami, et merci pour ces judicieuses interférences. Mais me voici pour l'instant, les mains vides de cadeau en retour, à la recherche d'une fête fantôme, celle-là même que tu as pourtant voulue et, qui plus est, sans en divulguer clairement la raison. Le brouillard me monte aux yeux et au front. Je crois comprendre que, pour mieux guetter l'étincelle qui ne devrait pas manquer d'en jaillir, tu as convié quelque part en ces lieux – encore déserts à cet instant pour moi – toutes les formes d'amour que la vie t'a indiquées. Peu importe que j'ai deviné juste ou non. Je serais incapable de me lancer dans une telle aventure autrement que sur un morceau de papier, sur un bord de table, et du bout d'un bout de crayon. Les fêtes vides sont de mon fait. L'ordinaire me rattrape, le village est sur le point de s'effacer.

Je me sens comme renvoyé au lendemain de la création du monde, et nostalgique de l'avant-veille, avec des cauchemars de sauterelles s'assommant dans les coins. Mais voici qu'enfin la grand-rue donne signe de vie. Que le brouillard s'effrite. La femme de René vient à ma rencontre, accompagnée d'une petite dame fripée qu'elle me présente comme la belle-sœur de je ne sais plus quel cousin ou la cousine de je ne sais plus quel beau-frère. Je bredouille une formule vaguement - mais sincèrement - enchantée qui se prend entre mes dents comme un caramel mou. Déjà les deux femmes s'éloignent. Il est question d'une salade à récupérer à la maison. À ce détail près, tout est en ordre, et le monde s'ouvre de nouveau sous mes pas. J'ai toujours été un farouche défenseur de la cause des salades. Je poursuis mon chemin en paix jusqu'à la mairie. Je passe le porche. C'est ici. Je le savais, mais j'avais cru devoir l'oublier pour mieux renouer un temps avec l'expérience de la solitude absolue.

Sous une longue et large toile de tente, les invités sont rassemblés, à l'abri de la pluie, au fond du pré. Un peu à gauche, en arrière, une scène bâchée est également dressée. On y prépare la balance son du festival local de jazz qui se tiendra demain. Je me souviens que l'invitation de René y faisait allusion. Les jeunes à l'entrée du village m'avaient laissé entendre que le dispositif était moins concurrentiel que sophistiqué. Une tentative bien tempérée de rapprocher des masses bienveillantes. J'y suis. J'en suis.

J'oublie aussitôt les merles, le chat et les sauterelles. Je me concentre en spécialiste sur les annonces de salades. Je place mon commutateur cérébro-comportemental sur la position « conduites sociales appropriées ». Et, une main en avant, l'étui à guitare dans l'autre, je fonce vers l'assemblée. Je suis prêt à saluer, congratuler, remercier, embrasser tout ce qui bouge, et en premier lieu l'ami René, l'hôte de ces lieux. Il est vêtu d'un impeccable costume en lin et d'une chemise en soie courageusement ouverte, malgré les frimas, sur les secrets de son cœur. Il est, même vu de loin - je l'ai cherché des yeux, du haut du pré - , l'hôte de ses convives. Plus ébouriffé que jamais. Et encadré en cet instant d'un couple de vieux bien jaunes. Je me rapproche, le col de nouveau ouvert, moi aussi.

Il me salue du bout des yeux. Après tant de glauques embourbements, j'espérais plus d'effusions. Mais je comprends sur le champ, ou disons sur le pré, ce qui se passe. Les pieds pris dans la suède moite, j'entends les deux vieux, surtout la vieille, se livrer au décompte des absents. Quelle insigne délicatesse ! René se doit d'assurer la gestion des grandes et petites perfidies familiales. Il affiche le sourire crispé, mais bienveillant, qu'imposent les circonstances. Il bricole des motifs que personne n'écoute, pas même lui, mais voilà : il tient à garder la tête haute et ouverte à tous les points de vue. À l'entendre, les absents ne le sont pas vraiment, et on attend encore du monde. Tout absents qu'ils sont, ils auraient donc tort, en ne le restant pas encore un peu, de ne point se faire attendre. Compliqué, et plus torve qu'il n'y paraît, mais dit sans malice. Sous entendu : il ne suffit pas d'être présent pour avoir raison, mais je ne dis pas cela pour vous. Etc.

À vrai dire, c'est avec plus ou moins de talent que l'on développe, autour de nous, l'art de l'attente. Plusieurs invités, sans doute affamés ou peu partageux de nature, sont déjà attablés. Ils attaquent les entrées et les bouteilles. Ils se sont solidairement regroupés, indifférents aux autres tables qui restent vides. Des moineaux, pas très loin, louchent déjà sur la becquée. Nul ne sait de quoi l'avenir pourra bien se nourrir.

Ce que voyant, la cuisine installée au bout de la tente entreprend de faire cliqueter ses meilleures broches et grésiller ses premières viandes. Son chef d'orchestre, agitateur d'ingrédients et fumets en tous genres, est un épais et jovial péruvien. Il commente volontiers ce qui se passe, ce qu'il fait et ce à quoi il va procéder si dieu lui prête vie en un français rubicond que chacun peut fort bien comprendre sans dictionnaire. Aussi, en buvant un *punch*, je m'interroge sur l'identité et le rôle de la personne qui, dans ses parages, se fait ostensiblement un devoir de lui servir d'interprète. Peu importe : le cuistot est bien décidé à réchauffer l'atmosphère par ses propres moyens. Il demande soudain la parole en agitant une broche. Je lampe une dernière goutte de *punch* et vais rejoindre les debouts qui s'asseyent. C'est l'occasion pour les tables de se former. L'aimable péruvien repose sa broche et explique qu'il va faire circuler une pétition. Il en explique très clairement les incompréhensibles motifs. S'ensuivent des revendications vigoureusement humanitaires et impitoyablement consensuelles. Le texte circule, en haut d'un long rouleau de PQ sur lequel chacun est invité à manifester son approbation militante en y apposant sa signature. Le plus difficile pour moi n'est pas de le faire – même si je n'ai toujours pas compris de quoi il s'agit – , mais de récupérer mon élégant stylo en acier brossé. Je sens chacun si gourmand autour de moi...

Voici par exemple ma voisine qui m'entreprend et me cherche, sexuellement peut-être malgré l'heure précoce et nos âges avancés. Mais elle est trop myope pour me trouver et je commence à lui raconter des bobards comme un gamin, juste pour vérifier qu'elle peut distinguer ce qui n'est pas de ce qui est bien gros. Elle ne distingue pas. Je m'ennuie un peu, et la gente dame ne me désennuie pas. Je ne peux rien faire pour elle, et elle ne peut rien faire pour moi non plus. Déjà, la composition de sa salade l'intéresse plus que ma notable personne. J'ai du y aller un peu fort sur les bobards, en particulier à propos de mon appartenance attestée, et jamais reniée depuis, aux défuntes Brigades rouges. Elle aurait préféré parler de médecines douces.

Je guette René du coin de l'œil. Il a l'air un peu englué dans la séquence des événements, mais pas désespéré pour une once. Le voici même qui lance le spectacle annoncé sur l'invitation. Tous les talents sont appelés à s'exprimer : c'est l'une des idées imprimées pour la soirée. Idée cruelle pour ceux qui, comme moi, en sont totalement dépourvus mais ne sont pas en mesure de faire valoir de circonstances atténuantes. Je suis vraiment venu les mains et la tête vides.

S'avance donc en première ligne une gentille petite fille, qui annonce une gentille petite chanson. Après avoir fait copieusement couiner un micro qui annonce dores et déjà son attachement atavique à la famille Larsen, voici qu'elle se lance dans son *opus* d'une voix émouvante et minuscule et, pour des raisons connues d'elle seule, s'effondre en larmes avant même la fin du premier refrain. Si quelques proches convives l'encouragent mollement, plus nombreux sont ceux qui l'applaudissent avec une frénésie manifestement destinée à abrégé ses souffrances tout autant que les leurs. Et les larmes de la petite, qui n'étaient pas petites, sont aussitôt oubliées, happées avec elle par ces adultes pressés de tourner au plus vite cette première page musicale. Au moins sont-ils presque sincères - parents à part, peut-être - dans l'expression de leur désintérêt majeur pour les enfants assignés à l'animation culturelle et pour leurs talents en herbe quand celle-ci se montre pour ce qu'elle est : irrémédiablement chiendent.

Comme il se doit, la sono reprend l'initiative. Elle ne manque pas de ressources. Cousine par alliance de la famille Larsen, elle stridule à tout va, capte les ondes courtes et se mesure avec les gars de la scène bâchée qui, derrière nous, mettent une avant-dernière main à leur balance. Il en émerge cependant une sorte de *glauque-and-roll* qui me miaule méchamment aux oreilles et je dois me faire une raison : il n'y a plus de *punch*.

Mais voici que René demande le silence. Il évoque *ex abrupto* une diagonale Strasbourg-Bordeaux, enfin je ne suis pas sûr, et présente à l'assemblée une chaude actrice de ses proches, ou peut-être s'agit-il d'une infirmière des causes perdues. Mes sens s'éveillent enfin, et j'oublie définitivement ma voisine de table – qui en a déjà fait de même depuis longtemps. D'une voix veloutée, la belle actrice raconte une très longue histoire de nouilles alsaciennes à l'issue de laquelle on apprend avec satisfaction que « *la creux-nouille a été avalée par une cigogne* ». J'en ressors consterné, presque révolté. Je suis prêt à faire publiquement valoir mes droits de convive. Je veux comprendre l'histoire, que la narratrice me l'explique de très près, bouche à l'oreille, seins contre épaule, et qu'on tire au clair une bonne fois pour toutes la question du rôle des cigognes dans la vie sexuelle des combattants engagés de part et d'autre des diagonales obscures.

Bref, je sens que je m'é gare, et c'est le moment que choisit René pour me tirer par la manche et me rappeler l'existence de ma guitare endormie sur un coin de pelouse. Il fait taire la sono – qui n'en continue pas moins de recevoir et émettre les ondes courtes – et il annonce ce qui m'effraye le plus. Mon seul vrai cadeau : l'accord formellement donné de massacrer avec lui, devant l'amicale assemblée, un « *The times they are a changing* » dont je maintiens depuis longtemps que le mieux à faire de cette chanson, plus complexe qu'il n'y paraît, est de n'y pas toucher. Mais René, dont je sais depuis longtemps qu'il chante plus faux que moi et jamais en rythme, nourrit l'illusion que nous allons y toucher quand même, et ensemble. Je suis obligé de reconnaître que le désastre se déploie alors avec mon plein accord (de do majeur, chaque fois que je peux, et parfois de sol septième, pour sauver l'honneur) et ce, hélas, jusqu'au dernier couplet. Je sens, en achevant – c'est le mot juste – la chanson, comme une « creux-nouille » lovée au fond de ma guitare. À ma totale consternation, nous sommes abondamment applaudis. Tout l'honneur en revient à René qui a chanté non seulement avec le seul micro disponible, mais aussi de toute son âme ardente et rêveuse et avec la volonté farouche de convaincre chacun que, depuis tout ce temps, les temps n'en finissent pas de changer. Après tout, crispé comme je l'étais sur ma guitare aphone, peut-être la fougue protestataire et dûment ré-enchantée du maître des cérémonies m'a-t-elle échappée ? Je décide de me réjouir de ce succès. Pour le reste, on attend, semble-t-il, le fromage.

Il doit logiquement venir avec les discours, que personne ne réclame, mais c'est à prendre ou à laisser. Ou, pire encore, à échanger contre une nouvelle prestation d'enfant. Mauvais calcul dans l'immédiat ou, en l'occurrence, manque de réflexes du plus grand nombre : toujours est-il que, profitant de la griserie dylanienne et encore vivace de l'organisateur, des enfants viennent justement de se ré-accaparer le micro. Ils y sont encouragés par un petit noyau d'adultes fourbes qui le leur ont ostensiblement tendu en sollicitant les vagues approbations des parents et qui le leur confisquent dès que la chanson ou le poème infantiles tournent à la catastrophe ou s'éteignent misérablement sous le brouhaha et le cliquetis des verres et des fourchettes. L'heure n'est déjà plus aux convenances attendries. L'incident sombre dans la plus totale indifférence. Les enfants s'éloignent, pour ne plus revenir qu'à l'heure du dessert.

Les discours s'approchent donc et c'est bien la moindre des choses qu'ils soient prononcés en de telles occurrences : gastronomiques certes – mais qui a bien pu subtiliser ce qu'il reste des salades ? – et, surtout, à la hauteur de la dimension cérémoniale annoncée, même si ce fut de façon subliminale, par un ami René peu doué pour le narcissisme.

Soudain brisé par la honte, je réalise que, voilà, c'est un discours que j'aurais dû préparer, pour l'édification de l'assemblée et en guise de cadeau. Un beau et puissant discours, succinct comme il faut, un peu lyrique sur les bords les plus visibles, un peu caustique et provocateur sur les bords moins bien découpés. Un discours *be-bop* où j'aurais laissé entendre en langage semi-codé le meilleur de ce qu'est et fait mon vieil ami, tout ce que je lui dois sans qu'il le sache ou ne veuille y accorder de l'importance. Un discours, en somme, qui aurait su détourner l'attention collective du plateau de fromages. Je l'aurais clos sur une chute énigmatique à souhait qui aurait fait sourciller les conformistes, grincer les chaises de la parentèle et tomber deux ou trois femmes – dont la sienne – dans les bras du trop modeste héros de la soirée.

Mais, de discours, je n'en ai point préparé. J'évalue l'opportunité d'en improviser un vite fait sur un coin de table. Mais il n'y a pas de nappe, et je ne suis pas certain d'avoir récupéré mon stylo. À défaut de verve *be-bop*, je pourrais par exemple me lancer dans un *talking blues* un peu râpeux. Je doute cependant que la réapparition de ma guitare puisse désormais susciter la sympathie ou même l'indulgence. Enfin, j'ai bien quelques idées en tête. L'une pourrait porter sur ces médecins aux pieds nus qui titillent les souliers cloutés des lobbies pharmaceutiques, les aventures de « *Doc on the bay* » en quelque sorte. Une autre mettrait en scène Roméo et Juliette avec balcon au dix-septième étage et ascenseur en panne : comprendra qui pourra.

Mais il est trop tard. Pendant que je suppute de la sorte, l'ami local s'est levé. Il a réajusté sa chemise sous sa ceinture, sorti ses fiches, récupéré le micro. Il sollicite l'attention en faisant tintinnabuler son verre en pyrex de quelques coups de cuillère en inox. Il s'apprête à prendre la parole comme quelqu'un qui ne la rendra pas de si tôt. Voix profonde, plan classique, césures inspirées, références alternées à des anecdotes courtoises et à des épisodes mythologiques, ambiance Troisième République de bien avant le Front Populaire. Le silence, improbable au début, finit par s'imposer. Et c'est une sorte d'oraison funèbre qu'il nous est alors donné d'entendre.

Je voudrais glisser de ma chaise, ramper sous les tables, et m'enfuir à toutes jambes. L'ami local joue la carte d'un consensus idéologique très particulier : celui que, lors d'une montée de côte à bicyclette, seul un inopiné différentiel de souffle aurait permis à l'un des protagonistes d'imposer à l'autre – à moins que ça ne soit l'inverse. Version complémentaire : l'adhésion sur le fond aurait tenu à la forme physique supérieure du retraité sur l'actif – à moins que ça ne soit l'inverse –, la force d'entraînement des arguments épousant en l'épreuve ascensionnelle celle des mollets les mieux entraînés. L'essentiel de cette anecdote m'échappe, sinon que l'ami local prend motif de son âge, de son souffle et de ses mollets pour enjoindre fielleusement à René de renoncer à ses lubies de jeunesse. De son point de vue, celles-ci sont d'ailleurs en train d'expirer dans le fossé et les présentes condoléances fournissent l'occasion de s'en réjouir. Le discours amical, aussi emprunt de componction soit-il, prend l'allure d'un avis de victoire de la raison grisonnante sur les restes d'utopie qui palpitent encore au passage de la cinquantaine. Si d'amitié publique il y a encore trace

ici, elle s'exprime pour conclure en la vision proposée à tous d'un René enfin proche de la repentance, mais soudain doté, par les grâces visionnaires de l'orateur, d'une paire d'ailes – les ailes d'Hermès – greffées à ses pieds. Je me demande à quelles fins : Esculape aux pieds nus serait-il devenu, au prix d'une obscure métaphore puisée dans les surplus de culture classique de son auteur, une sorte d'albatros déserteur auquel on promet que ses nouvelles appendices l'empêcheront désormais de rêver ?

Éclatent cependant les applaudissements rassurés de la famille. J'ai envie de pleurer ou de casser quelque chose. Si Hermès était le petit télégraphiste des dieux, il était aussi réputé pour être la référence des marchands et des voleurs. Celui qui tend les serviettes chaudes aux négociants d'armes ventripotents à la sortie de leur hammam privé ! Celui qui s'arrachera volontiers une plume pour donner à ses commanditaires le moyen de signer le chèque des dividendes qu'ils lui ont promis ! Tout l'anti-portrait robot de René à mes yeux !

L'ami local, que je connaissais d'assez loin, m'avait jusqu'à ce jour paru ouvert, indulgent, prêt à prêter, comme ont besoin de le faire tous ceux que la vie a un tant soit peu gâtés, et même à recevoir, comme l'espèrent tous ceux que la vie a trop gâtés. Il me semble tout à coup redoutablement retors et suavement vindicatif, mais je me trompe peut-être, ou bien je dramatise, ou bien encore c'est à cause de mes pieds mouillés ou des remords accumulés. Je le vois faire de grands gestes au bord de la route et s'attaquer avec qui veut bien rouler derrière lui aux lacets sournois et verdoyants qui mènent, ailes ou chaînes aux pieds, au cimetière villageois des illusions. Ma tentation de *talking blues* mute au fond de mon gosier, façon « *Alien, le retour (XXIV)* », en un satanique *punk-rap* pustuleux à souhait et dont les tentacules agitent des drapeaux rouges et noirs sertis de lames de rasoir.

Heureusement, René prend sans plus attendre le relais des discours officiels. Il plonge un regard gourmand en direction des plus proches visages et un regard confiant vers la bâche tendue au-dessus de lui. Je crois deviner qu'il n'a rien préparé et qu'il est décidé à puiser son inspiration à la source de l'atmosphère ambiante. Ce que croyant, je lui adresse en télépathie urgente un mégawatt et demi d'énergie primaire et non polluante. Le voilà lancé sur la trajectoire, assez bien maîtrisée, d'une longue et vibrante rétrospective. Il suit un plan que j'aurais peut-être aimé reproduire moi-même si j'avais eu le courage d'organiser de telles agapes pour en supporter le déroulement. Mes deux oreilles s'ouvrent tout autant que mon troisième œil.

Au début, tout va bien. René relève manifestement le défi lancé par l'ami local et, s'efforçant de contourner la piste des renoncements désignés, il s'apprête à gravir bravement la pente de sa biographie par la face Nord, la plus fière, la plus ardue, la plus résolue, la plus exposée aux sarcasmes et aux bourrasques. Il énumère une à une les convictions et les intransigeances que son adolescence et sa plus lointaine jeunesse lui ont léguées. Je jubile et souscris largement au principe comme à l'inventaire. Paul-Emile Victor, natif du Jura, n'a-t-il pas affirmé à la fin de sa vie, à Bora-Bora, que chacun devrait « *passer son existence à réaliser ses rêves d'adolescent* » ? Je ferais volontiers de ce conseil l'incise de mon « *Traité de savoir vivre à l'usage des générations en charge des générations montantes* » : où est donc la « charge », en effet, si la « génération montante » finit par s'élever toute seule, à la force de ses intuitions ? C'est d'ailleurs ce que l'ami René est en train d'expliquer : on est plein de vigueur quand on s'arrime à ses premières valeurs, qu'elles soient autonomes,

partagées ou confédérées. En un mot : plus on avance, et plus ça a l'air aussi compliqué qu'intéressant. Il n'est pas inutile, de temps à autre, de consulter une carte pour cela – carte des chemins, des pièges, et des fameuses « valeurs ».

René dit tout cela fort bien, et il semble qu'on l'écoute : les plus vieux se souviennent d'avoir été jeunes ; les plus petits s'impatientent, mais sans excès, d'être repérés comme tels et ils se montrent attentifs à ce jeune vieux échevelé qui confesse sa fidélité.

Les vrais « jeunes » de l'assemblée, quant à eux, mâchent leur chewing-gum ou enroulent un fil de sono qui passe à terre. Les uns tendent eux aussi l'oreille vers le sympathique orateur, et il y a quoi ; les autres plutôt vers la scène de jazz qui continue à se préparer pas loin, et il y aura bientôt de quoi aussi. Je cherche des yeux le fils de René : je le crois suffisamment malin pour avoir noté cette particularité physiologique de la présence de deux oreilles autour du cerveau pour écouter la vie en stéréo, et je présume qu'il est attentif aux deux scènes.

Mais, sur celle qu'occupe son père, la situation se dégrade. Car voici que René expose maintenant ce qui a plus ou moins survécu au temps écoulé depuis son adolescence. Il frôle le sujet du communisme – je sais que le flirt est depuis longtemps poussé au delà de la concupiscence inavouée, mais passons : des mariages restent blancs, et des unions moins consommées qu'on ne croirait. Il enfourche ensuite, comme un cavalier de rodéo, le thème de l'autogestion. Il est intarissable, surtout sur la façon dont il a fallu y renoncer sans trop le faire savoir. Reste tout de même – et combien je le rejoins ! – l'option de la concertation, option minimale certes, mais gage indispensable de la dignité de tous. N'est-il pas judicieux de s'écouter en toutes circonstances, avant de décider par exemple de se détruire, de s'aimer ou, plus souvent, de se côtoyer sans animosité ? La concertation, donc, mâtinée sans en avoir l'air de communisme historique, garde encore dans la bouche de René les saveurs de l'utopie réaliste.

Le regard perdu dans les replis humides de la bâche, je déguste les propos, mais je sens qu'autour de nous l'attention commence à décliner. De plus en plus nombreux sont ceux qui, sans théorie ni pratique de la concertation, semblent vouloir se concerter ailleurs. Mon option – écouter la suite – devient peu à peu minoritaire. Pourtant René détaille, mais déjà il défaille. Il s'éparpille dans l'explication concrète, la démonstration par l'exemple, le passage aux actes, ce en quoi il s'avère pourtant être l'un des meilleurs de sa génération. En vrai : de la nôtre, bien que, comme tant d'autres, je n'aie pour ma part guère de sens pratique, persuadé comme je le suis, sans doute par paresse, que les idées engendrent les faits et que ceux-ci, à leur tour, donnent naissance aux idées.

Mais voici que René, possédé par son sujet, sourd aux murmures qui montent, évoque les ventres rebondis des femmes, les têtes blondes et les têtes frisées et les autres forces émergentes de sa circonscription d'action publique. Et bien qu'il soit trop tard, il tente d'expliquer : se concerter, c'est bel et bien, parfois, enfin souvent, dès qu'on peut. L'avenir vient d'aujourd'hui, et aujourd'hui vient de loin. Toujours pas d'objection, à ce stade ? Parfait. Un peu, tout de même ? Bon. Alors à défaut – car voyez comme sont nombreux ces parents et ces enfants dont j'ai la charge ! –, commençons déjà par communiquer. Avec eux. Pour eux. Vers eux. Leurs réponses sont attendues. Peut-être. Les vôtres aussi, autant que vous voudrez. René bredouille un peu, piétine, tourne en rond, retrouve le fil. Bon sang, il devrait bien y avoir quelque chose à faire pour changer la face des évidences. À défaut

de communisme, nous tentons la communication. Encore et toujours. Au moins pour faire quelque chose ensemble. Bien vu, bien dit. Touche sans doute sa cible, visée à l'issue d'une démarche rationnelle. Ne peut pas faire de mal, ce qui est rare en ces temps où le mal finit par se confondre avec sa prévention. De telles dérives sont exclues avec René. Mais il ne le dit pas, cela doit se deviner entre les mots. Des mots cependant devenus inaudibles.

Le brouhaha s'enfle pendant qu'il s'époumone à communiquer sur l'importance de la communication, et que ce que je redoutais tant finit par se produire : il jette en ultime pâture aux convives gorgés de fromages l'exemple propédeutique, mais énigmatique, de la diarrhée infantile et celui, subséquent, de sa propre lutte, farouche et opiniâtre, sur le front du recours aux sels de réhydratation orale. Combat d'autant plus sensible pour moi que fut un temps où je m'y suis épisodiquement rallié, par amitié autant que par fascination pour l'écart entre la trivialité apparente de la cause et la gravité des enjeux qu'elle illustre. Mon adhésion assez modérée à la cause des bébés s'y était trouvée aiguillonnée par ma détestation radicale de tout ce qui profite des faiblesses humaines. Sur ce chapitre, le camarade René est sans doute moins virulent mais bien plus efficace que moi. À vrai dire, je me soucie peu des diarrhées des bébés, mais j'approuve sans réserve ceux qui dénoncent les scandales et ruinent les empires fondés sur le trafic des engrais sublimes et de tous les miroirs tendus au miroir de la mort.

À vrai dire surtout, et c'était mille fois prévisible, personne autour de nous ne se soucie des diarrhées, ni des bébés, ni des résidus secs du communisme. Plusieurs tablées joyeuses et impertinentes ont depuis longtemps décroché du discours de René et entonnent maintenant un « joyeux anniversaire » (quater) sans ambiguïté. Une profonde logique populaire indique à ces impatients et à leurs épigones que la question du temps qui passe doit trouver une solution franche et sommaire, sans mots couverts ni mots de trop. Que ceux qui ne parlent pas assez vite doivent se souvenir qu'en l'espèce le point essentiel reste le suivant : après le fromage vient le gâteau, le reste n'étant que vaines conjectures. Et que ceux qui veulent trop dire finissent par creuser sous leurs pas un insupportable trou normand où nul ne veut se sentir irrémédiablement englouti.

Le gâteau donc. Le voici déjà, bardé de cinquante bougies et tenu à bout de bras par l'angélique fille de René. Actifs et rusés sont ceux qui l'encouragent à interrompre le discours de son père pour lui présenter la roue de feu. Tout cela finit par ressembler furieusement à un banquet d'anniversaire – ce n'était donc que cela ? –, sauf que l'on vient de couper la parole au principal intéressé, qu'on l'a fait en téléguidant sa fille et que, en prime, on veut aussi lui couper le souffle : les cinquante bougies sont auto-allumantes, et donc inextinguibles.

On y serait encore si René ne s'était alors assis, épuisé. Devant, peut-être, une part de gâteau. Ou peut-être pas. Je suis sidéré – et je ne me souviens pas, grand merci, d'avoir vu passer une seule miette de ce gâteau. Au moins quarante-cinq bougies ne cessent de se rallumer. Les autres ont sombré au milieu des abricots. Comment René fait-il pour garder sa contenance ? À sa place, j'aurais solennellement engueulé tous les invités, je les aurais barbouillés un à un de crème pâtissière et de tout ce qui s'ensuit, et j'aurais repris mon propos, en leur précisant par exemple la composition exacte des sels de réhydratation orale ou en leur imposant à tous une nouvelle version, *a capela*, des « temps qui changent » ou peut-être même, brûlant mes derniers vaisseaux, du « temps des cerises ».

Mais rien de tel. René sourit à tous et à toutes, il entend la voix des anges, et pour un peu il pousserait de nouveaux enfants vers la scène. S'il reste entendu que les enfants sont les héros de la soirée, il l'est désormais tout autant qu'ils en seront les derniers. On sait maintenant venir facilement à bout de leurs motivations résiduelles, les stratégies les plus mielleuses s'avérant, comme toujours, les plus appropriées. Prudents et repus, quelques convives s'éloignent déjà. Peut-être, instruits par l'expérience, redoutent-ils encore quelque nouveau poème, quelque nouvelle chanson. Mais les enfants promis à ces exercices semblent s'évanouir avec eux. Complices dans la disparition. La sono en profite pour reprendre l'initiative avec des succès des années soixante dix – et moi pour m'éclipser aussi, sous la pluie qui a repris sa course.

À travers les rideaux de gouttes qui scintillent devant les projecteurs, je vois se former des couples qui dansent sous la bâche. C'est vraiment une belle fête. Je récupère ma guitare – surtout à cause des cachets d'aspirine que j'ai coincés dans l'étui – , et je m'en vais au loin faire le point sur la situation. L'idée dominante est d'aller me coucher dans un coin ou un autre pour être en mesure d'écouter les merles à l'aube et d'annoncer à qui voudra l'entendre la bonne nouvelle du jour renaissant.

Je me sens lourd comme l'éponge qui vient de franchir le fleuve, imprégné de tout ce qu'un convive au cœur moins desséché n'aurait pas du éprouver. Je réussis à ne pas glisser dans l'herbe qui luit comme un serpent sous la lune descendante. C'est pour mieux me cogner en route sous le porche de la mairie, passage obligé, à une vraie bande de vrais jeunes. Tous ceux qui hésitaient un peu plus tôt entre le discours de leur hôte et la scène de jazz s'y sont réunis, tendance bière et tendance pétard confondues. Un ennui de façade est collé sous les paupières et des mots désabusés glissent du coin de leurs lèvres. L'atmosphère est électrique, comme elle l'est chaque fois qu'il ne se passe rien et que chacun attend qu'il se passe quelque chose. Or voici qu'une vieille silhouette, mouillée et penaude, tente de frayer son chemin, inaperçue, une guitare à la main, au milieu de leur groupe. Il n'en faut pas plus pour créer l'événement mollement guetté.

Je me laisse capturer et, quatre vingt dix-sept secondes plus tard, je suis assis avec eux, j'ai sorti ma guitare, oublié mon aspirine, et commencé à leur balancer quelques chansons de mon cru.

Bières et pétards se remettent à circuler, pendant que mes chansons parlent de l'amour comme je le vois. Il y a quelques enthousiasmes dociles, un refrain qui amuse ou qui émeut, une harmonie qui, faute de mieux, se prête aux ruminations mentales.

Mais, plus sûrement, une majorité de moutons s'intéresse bientôt à la colère de l'un des leurs, rebelle des jours fériés, rendu loup par une ivresse d'une autre teneur – fille ou whisky – , et qui commence à bastonner tout ce qui bouge et plus encore tout ce qui ne bouge pas autour de lui. Sidération transitoire des premiers, arcade sourcilière bientôt fendue du second. Je continue à chatouiller ma guitare, improvisant bravement des paroles de circonstance malgré les planches et les coups de poings qui volent bas. Je finis par recevoir un banc sur les genoux. Je range ma guitare dans son étui et je réponds en vieux sage aux commentaires navrés des protagonistes les plus pacifiques que mieux vaudrait pour eux limiter le nombre des spectateurs trop curieux qui chercheraient à se mêler de cette intéressante mise en scène. Ils m'approuvent gentiment avant de retourner au front :

il va leur falloir raccompagner l'arcade sourcilière chez ses parents, à vingt kilomètres d'ici, qui a le permis de conduire ? etc.

Je m'éponge le front d'un revers de manche désabusé et finis par rejoindre la maison de René. Il y a un baby-foot à l'étage. Je déroule mon sac de couchage et m'endors sans hésiter. Dans la nuit, j'entends la voix de la femme de René : « Où sont les oignons ? » Je suis et reste nul au baby-foot. Je me rendors

Réveillé tôt le matin par un assez joli soleil, je me faufile sans bruit parmi les escaliers et les couloirs de la maison endormie. Je découvre dans la cuisine le péruvien très affairé à préparer, dès potron-minet, une sorte de purée géante – avec beaucoup d'oignons. C'est bien cela : plus large est la réunion et plus géante est la purée. Nous sommes tous deux de bonne humeur. Nous nous le disons. Et c'est vrai. Après quoi, nous n'avons plus rien à nous dire, mais c'est toujours ce qui finit par arriver quand on commence à se parler.

La nuit a effacé le désordre qu'elle avait cru inventer. Elle a lavé le ciel. Je pars courir une petite heure à travers les champs moissonnés et les vergers lourds de fruits. À mon retour, la réunion s'est reconstituée au fil des réveils et des bols de café. Et, comme toujours, tout va pour le mieux. Je m'approche sans trop me faire voir, de peur qu'on ne m'accroche. Le chat gris de la veille est réapparu et il me suit sur le même style. Ou peut-être : je suis réapparu et je le suis. Il y a dans l'air des grincements, ou plutôt des odeurs de vérité qu'on écorche. Tout a pourtant l'air d'aller si bien. Suis-je vraiment éveillé, même si je crois rêver, ou est-ce que je rêve que je suis éveillé ? Un pas devant ...

Je ne me souviens guère de ce qui se passe vraiment après cela. Sinon que tout va vraiment pour le mieux, qu'un peu de jazz flotte vaguement au dessus des jardins clôturés et que je me dissous en douce dans le groupe. Encore un pas devant ...

L'esprit pratique – que faire, quand tout est déjà là de nouveau ? - , j'ai du vouloir rendre un discret hommage à ma théorie favorite : « Rien de durable ne se construit seul ». Au pied du mur, je n'ai pas voulu m'effriter sous le coup de l'évidence et ni me fondre dans l'onde de lassitude qui suit. Je n'ai pu que m'avancer mais si je suis parvenu là, malgré les grincements et les odeurs, c'est au prix d'avoir accepté de disparaître dans le mouvement qui me porte.

« Tout ce qui fait sens est une entreprise », chuchote aussi ma thèse. Mais n'ai-je pas longuement égrené la veille un chapelet de contre-sens ? À quelle entreprise dédier maintenant mes prières, mes actes et mes fuites ? Les vertus collectives semblent devoir être dégustées d'urgence, mais dans la plus parfaite solitude.

Je ne vois plus les enfants même si je sais qu'ils sont là. Je ne reconnais plus personne autour de moi – sauf le cuisinier péruvien, qui nous gâte. Je vois bien que ce groupe est le même, et tant mieux s'il s'apprête à flairer tout à l'heure une nouvelle purée. Les visages ont repris leurs quant à soi. Une autre vérité leur tient lieu de masque. Je crains que l'histoire qui va maintenant se raconter soit toute autre que celle dont je crois me souvenir.

Je devrais m'enfuir avant qu'ils ne la racontent vraiment, pourtant je reste. Plus je me sens tiré et poussé ailleurs, plus je me demande pourquoi : tout est si parfait ici, ne serait-il pas étrange ne pas rester ? Voici plus de cinquante ans que je passe d'un groupe à l'autre mais, pour finir, c'est toujours le même groupe. Pour tout un chacun, il doit en aller de même dès qu'il s'extrait du coin où il se croyait confiné. Et c'est ainsi que chacun se tient debout, l'un par l'autre, l'un pour l'autre, l'un sans l'autre.

Ensemble, je tiens debout. Je suis vécu. Avec ce corps, encore, qui fait ce qu'il peut, qui fait ce qu'il doit, qui va où ça va. Et avec ces idées qui s'accélèrent et s'entremêlent. Pendant ce temps, tout continue à peu près comme avant. On peut dire bien haut que tout continue comme avant, mais à condition de se taire sur le reste, d'étouffer la pré-science que l'on a des catastrophes intimes en masse et des dommages en trombe qui s'en suivront : si ensemble je tiens debout, ensemble aussi je tombe.

Se taire, donc, chaque fois qu'il ne le faudrait pas, et se vêtir de blanc quand vient le moment d'assurer, la main sur le cœur, que l'on participe de bonne grâce à la grande marche de l'espèce humaine. Prétendre qu'on s'entraîne à passer le relais, sans signaler les armes camouflées. Expliquer que rien ne ressemble à ce qui est attendu, pour justifier la contrebande des différences. Dire qu'on ne va pas gâcher la fête, même quand on se sent tenu de consigner l'épopée de son naufrage. En un mot, commencer par dire qu'on va se taire. Prendre place dans la file qui avance et qui dépense plus qu'elle ne pense. Oublier ce que chacun sacrifie pour avancer de la sorte. Rentrer par l'autoroute.

Quitte à ne rien dire, je n'ai pas dit non plus à René ce que j'avais cru entendre et voir aux seuils de nos mutuelles cinquantaines. Je lui ai juste dit que je finirai bien par l'écrire, au fil du mouvement si lent qui anime ce qu'il reste de nos vies. J'ai tenu à garder quelques traces de la répétition de ce qui va se répéter encore et à noter fidèlement ce qui, malgré tout, s'est peut-être passé. Un remerciement sincère au dos du carton d'invitation : voilà ce qui a aussi voulu s'écrire. Et puis ne faut-il pas, chaque matin qui vient, à la craie blanche au noir fronton des mystères de la veille, saluer cette évidence qui toujours renaît pour tous les René du monde : ensemble, je tiens debout*.

2005

* NB : *quoi qu'il arrive.*

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Changing times - 2005

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0565-2